

Napoléon [i.e. Napoléon] et l'Ormonan

Autor(en): **Mex, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 7

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

soi d'une vieille bâtisse qui flanque un des carrefours du village.

Il voudrait se marier, mais n'ose se déclarer à celle que son cœur d'enfant avait déjà choisie, à cette Germaine Robin qu'il regarde comme une perfection, une sorte de déesse semblable à celles qu'il a vues à la Fête des Vignerons. Il la voit bien au-dessus de lui, humble cordonnier gagnant largement son pain quotidien, c'est vrai, et soutenant ses parents, journaliers chargés de famille, puisqu'elle est la fille d'un paysan aisé, ayant écurie, grange, cave et grenier bien remplis. Il est d'après le poète :

Le ver de terre amoureux d'une étoile.

Amoureux, il ne sait pas au juste, mais il l'adore et la vénère comme une sainte de vitrail.

Il se mêle parfois aux jeunes gens de son âge et aux fêtes rustiques, ses camarades, Arthur Noller, Louis Dulac, Ernest Manet, s'avisent, un soir de bal, de lui faire boire quelques verres de vin — il en faut peu pour le sortir de son naturel. — Connaissant son penchant pour Germaine Robin et voulant s'amuser à ses dépens :

— Germaine danse bien, hein! lui dit Arthur.

— Pour sûr.

— Pourquoi ne danses-tu pas avec elle? continue Louis.

— Elle t'apprendrait, ajoute Ernest.

— Je n'ose pas.

— Allons donc! Elle n'est pas fière.

— Elle prenait ton parti, autrefois, quand nous étions gamins; tu t'en rappelles?

— Vous étiez bons amis.

— Je ne veux pas danser avec elle pour ne pas lui attirer des taquineries, ni qu'elle ait honte de moi, réplique-t-il.

— Je croyais que tu y tenais beaucoup, reprend insidieusement Louis.

— Buons à sa santé et à son bonheur, propose Arthur.

Et les verres de se choquer et de se vider.

— Si j'étais à ta place, suggère Ernest, je lui ferais la cour.

— Je ne la laisserais pas prendre par un autre, et je connais quelqu'un qui tourne autour, avance Louis.

Julot se tait, se contentant de branler la tête et de regarder tour à tour chacun de ses compagnons, pour mieux saisir le degré de sincérité de leurs propos. Il a le vague sentiment qu'on le lance dans une voie tentatrice, où il pourrait bien perdre ses illusions.

— Que risques-tu? conclut Arthur. Il faut oser. La chance est aux audacieux.

Brusquement, Julot se lève, jette un au revoir distrait, et s'en va dans la solitude de la campagne, ressasser les suggestions de ses amis et ruminer au moyen de les exécuter. Il se parle à lui-même, s'excite sous les effets du vin, gesticule, refait trois ou quatre fois le même chemin, s'adresse par moment à un tiers invisible qu'il essaie de convaincre, et rentre enfin chez lui après avoir arrêté sa détermination.

A quelques jours de là, Julot voit entrer dans son atelier en miniature Germaine Robin — qu'il attendait anxieusement — qui venait chercher une paire de chaussures paternelles données à ressemeler. Il fait appel à tout son courage pour balbutier, sans lever les yeux, oubliant le tutoiement familial :

— Mademoiselle Germaine, je voudrais vous dire quelque chose...

— Eh bien!...

— C'est... difficile et j'ai peur de vous fâcher.

Et ses doigts se crispent nerveusement sur le dossier de la chaise à laquelle il s'appuie.

— Allez seulement, si c'est nécessaire que je sache.

— Vous le savez peut-être; ça se devine même quand ça ne se voit pas.

Et il la regarde furtivement d'un œil suppliant que l'émotion rend humide, comme elle fait perler la sueur à la racine des cheveux.

Germaine devine, en effet, mais par pitié pour le brave garçon qu'elle estime et dont elle veut

atténuer la cruelle déception, elle lui dit joyeusement :

— J'ai trouvé! Vous voudriez vous marier!

— Oh! oui! répond-il avec un immense soupir de soulagement et une esquisse de sourire qui ressemble à une grimace.

— Je sais avec qui et je vous félicite de votre choix.

— Ah!...

Et son sourire s'accroît en même temps qu'il détend ses traits; son regard se relève plus largement ouvert, avec une interrogation. Il a de la peine à croire à son bonheur.

— C'est une brave fille, de bonne famille, modeste et travailleuse, qui sera une excellente femme de ménage. J'espère qu'elle vous agréera.

— Mais...

Une inquiétude le trouble; il a la vague intuition d'un quiproquo.

— Parlez-lui sans tarder, reprend Germaine. Devant son hésitation :

— Que craignez-vous? Un refus? Vous n'êtes pas encore assez sûr de vos sentiments?

— Oh! « que oui! » Seulement, si j'étais sûr d'être repoussé, j'aimerais mieux me taire.

— Un peu de courage, voyons! Vous ne pouvez le savoir en vous tenant coi et muet. Vous n'affrontez pas de danger!

Comme lorsqu'ils étaient enfants, elle reprend son rôle de conseillère, tandis que le pauvre garçon rougit et pâlit tour à tour. Il éprouve une sorte de respect sacré, qu'un aveu de sa part lui paraît maintenant une profanation. Il sent toute la distance qui les sépare, et bégaye :

— Je n'ose pas.

— Ce n'est pourtant pas à elle à faire les premiers pas; les rôles ne sont pas encore renversés chez nous.

— Ce serait plus facile pour moi. Après, ça irait tout seul.

— Eh bien! voulez-vous que je tâte le terrain, que je lui parle en votre faveur?

Ah! il se demande où elle veut en venir, fait un geste qui peut passer pour un acquiescement. Elle continue :

— Depuis dix mois qu'elle est chez nous comme volontaire, nous avons eu le temps de nous connaître et de nous aimer.

Les yeux de Julot s'ouvrent en boules de loto; il commence à saisir et, de stupéfaction, il reste muet comme une carpe.

— Nous parlons, naturellement, souvent des jeunes gens de notre entourage, et Martha ne m'a pas caché que vous lui plaisez. Elle admire votre voix, votre activité, votre caractère réservé et vos cheveux bouclés. Je n'aurai donc pas de peine à la convaincre que vous l'avez remarquée et choisie, et que son bonheur sera en des mains sûres et bonnes, si elle veut bien vous le confier. C'est entendu, n'est-ce pas? Vous n'irez pas battre froid et me déjuger, sinon je n'aurais plus d'estime pour vous, menace-t-elle en sortant.

— Oh! « que non! » et merci.

Notre Julot est abasourdi du résultat de l'entrevue. A demi penaud, il ne se reconnaît pas trop malade de cette substitution, dont Arthur et compagnie vont faire des gorges chaudes. Il finit par croire qu'on n'épouse pas celle qu'on adore.

Quelques jours d'attente inquiète, pendant lesquels sa gorge se refuse à chanter. Puis, un beau matin, un sourire de Martha avec un petit signe de tête, qu'il interprète comme une réponse favorable, lui rendent toute sa bonne humeur et toutes ses chansons.

Nous nous entendrons parfaitement, elle parle déjà bien le français; et puis je le lui apprendrai. Quant à son allemand, je n'en veux pas.

A. Gaillard.

Propos médicaux. — Le docteur Lachaux est un des fervents de la gymnastique rationnelle et de la culture physique. Il recommande notamment de ne pas s'attarder à table.

— Le tiers de ce que nous mangeons suffirait à nous faire vivre, répète-t-il souvent.

— Oh! lui répondit un jour quelqu'un, à quoi donc servent les deux autres tiers?

— A faire vivre les médecins.

A PROPOS DE COQUILLES

D'UNE manière générale les journalistes ont bien tort d'essayer de rectifier les coquilles qui se glissent parfois dans leur prose éphémère, et je ne manque jamais d'observer cette règle. Il ne faut pas faire au lecteur l'injure de supposer qu'il est incapable de rétablir par lui-même les erreurs qui viennent agréablement fréquemment d'une fantaisie inattendue les articles les plus graves ou les plus légers. Il ne convient pas non plus de s'attribuer une importance illusoire: car, comme le bambin qui s'amuse à édifier, sur la plage, des châteaux de sable fragiles, le journaliste écrit sur l'eau des pages sans lendemain.

Toutefois, puisque les exceptions confirment les règles, je romprai aujourd'hui avec mes habitudes :

Dans un dernier article publié ici même sous le titre « Chez le photographe », on m'a fait dire que les premiers communisants avaient des allures de jeunes filles en robes claires, phrase qui, je le jure solennellement, n'est jamais tombée de ma plume.

Ceci n'est rien. Cela pouvait tout juste faire croire qu'en composant mon article, j'étais sous la déplorable action de trop copieuses libations. Et ma réputation de sobriété est trop au-dessus de pareilles atteintes pour qu'elle en soit ternie.

Mais on m'a fait dire quelque chose de bien plus grave: On a imprimé tranquillement: « ... fronts qui s'inclinent, fronts qui pensent, bouches qui s'entr'ouvrent, époux qui se posent tout droit... »

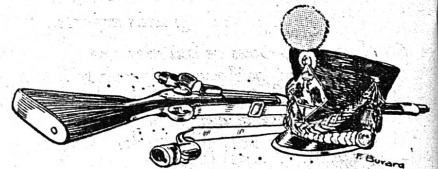
Mes lecteurs, si j'en ai, et mes lectrices encore davantage, ont dû frissonner d'angoisse devant la déplorable équivoque. Ces « époux qui se posent tout droit » me sont, si j'ose dire, restés sur l'estomac. Ce n'est pas « époux » que j'avais écrit, mais « Yeux », ce qui, on me l'accordera, donne à la phrase un sens tout différent, et beaucoup plus convenable.

Les typos jouent quelquefois, sans le vouloir d'ailleurs, les tours les plus pendables aux journalistes, qui, il faut le reconnaître, en sont le plus souvent les grands coupables :

Une majesté illustre, et chargée d'ans autant que d'honneurs, se trouvait à l'article de la mort. Les journaux donnaient chaque jour un bulletin de santé. Un matin, alors que Sa Majesté allait mieux, un journal gouvernemental et bien pensant, publia gravement en manchettes: « Le vieux persiste. » Les lecteurs suffoquaient d'indignation et le rédacteur en chef s'arrachait des poignées de cheveux. Une coquille avait déformé « mieux » en « vieux ». Il fallait écrire: « le vieux persiste! »

Cela faisait évidemment une différence!

J. P.



NAPOLÉON ET L'ORMONAN

L'HISTOIRE est de mon ami Charles Dulex d'Ollon qui la tient de ses aïeux par le fil de la tradition; il n'y a donc pas de raison de douter de son authenticité quoiqu'elle semble avoir été forgée en vertu de cet esprit de « chine » régionale qui se manifeste parfois dans le grand district à l'égard de nos excellents compatriotes de la haute vallée.

L'empereur, raconte Charles, faisait volontiers, au cours de ses campagnes, une tournée de bivouac afin de s'entretenir familièrement avec ses grognards. Il lui arriva, une fois, de lier conversation avec un suisse de la Grande Armée qui répondait au nom de Jean Genillard.

— De quel pays es-tu? interrogea Napoléon.

— Siré, je viens des montagnes d'Helvétie! répond l'homme, flatté des attentions de César.

— De quelle partie de la Suisse ? questionne encore l'auguste personnage.
— Des Ormonts, Sire !
— Je connais le pays, le jeu n'en vaut pas la chandelle ! remarque plaisamment l'empereur qui s'éloigne, laissant Jean Genillard, peñaud, au milieu de ses camarades amusés.
— Ce bougre de Napoléon, s'écrie aussitôt le montagnard qui ne manquait pas d'esprit, *me re ça par devant les autres !*
L'empereur se retourna, éclata de rire et la petite troupe fit chorus.
A. Mex.

EXTRAIT DU REGISTRE BAPTISTAIRE DE CULLY

1708-1737

*Quod Foelix fantumque sit
Pour mémoire à la postérité.*

N a posé le pommeau l'Eguille et le Coq sur le clocher de Villette le jedy 30 de septembre de présente année 1728 y ayant auparavant une croix de fer qui pesoit près de cent livres sur le bout de laquelle le susdit coq ou poulet étoit placé, laqle pour sa pesanteur avoit fait pancher le bois auquel étoit attachée ce qui a rendu sa réparation nécessaire.

Le Pommeau d'étain qu'on y a mis à la place étant mesuré s'est trouvé tenir dix et neuf pots et quartette mesure de cette paroisse. Le dit clocher a été réparé et blanchi sa charpente renouvelée etc. aussi les poutres qui soutiennent les cloches pendant le dit mois quinze iours avant les vendanges et ce par la bonté faveur bienfaisance de LL. EE. nos souverains seigneurs ; la commune de cette paroisse ayant fourni le bois ; et les quatre quarts de là qui maintiennent le temple : Grandvau, Aran, Courson, Chenau ayants faits les frais des charrois ou voitures.
Deo sit laus et Gloria Inclyta Pace Armis Floreat Arctopolis.

(Transmis par un fidèle ami du Conteur, que nous remercions.)



LES BRUITS QUI COURENT

— Ah ! tu fais bien. Oui, gonfle-toi. Il y a de quoi ! Ah ! par exemple, il y a de quoi ! Va vite te redresser devant ton ami Vaudroz ! Va faire ta partie à ton ami le syndic. Va le flatter. Essaye seulement de retourner chez la Tauxe et tu m'entendras ! Si ton beau syndic a besoin de toi qu'il vienne te chercher. Je le recevrai. Qui sait ? Il t'invitera à sa noce. Tu boiras les restants de bouteille. C'est bon pour un musicien. Ou bien tu les feras danser avec ta « quinquerne ».

Sur ce mot, Divorne se fâcha. Il admettait tout, mais pas de raillerie à l'adresse de sa musique. Alors, prenant son violon, il sortit en claquant la porte.

Calmée un peu, Mme Olympe s'arraisonna. Elle n'était pas méchante. La vie sans doute la rendait acariâtre, mais elle ne souhaitait malheur à personne et se fût bien peu soucieuse des gens et des dires, si l'existence matérielle lui eût été plus amène. Aussi, réfléchissant aux cancans de Mme Tauxe et de tante Brélaz, aux observations de la Julie, aux confidences financières de la Louise, elle commença, sinon à douter de leur véracité, mais à croire tout cela un peu exagéré. Puis, en définitive, ce mariage n'était pas affiché au pilier public, d'autre part rien dans l'attitude du syndic vis-à-vis de Divorne, et vis-à-vis des péchés, ne présageait une froideur quelconque. Rompre ouvertement avec David Vaudroz serait donc une faute inexcusable et inexcusable. Si cela devait casser tôt ou tard, eh ! bien que le geste vienne du syndic et non du musicien. Les pauvres n'ont pas le moyen de faire grise mine

aux riches. Dans tous les cas mieux valait patienter jusqu'à Pâques. Lina, filleule de David Vaudroz, ferait alors sa première communion et on comptait sur le parrain pour la robe, le voile, les gants, les bottines et le reste. Ainsi pensait Mme Olympe pacifiée. Et, lorsque, le soir M. Divorne, vers huit heures, regarda la pendule, sans toutefois risquer un geste de départ, sa femme bougonna, disant :

— Puisque tu ne peux pas tenir en place, vas-y donc vers ton syndic...

— Mais, non je t'assure... je n'y pense pas.

— Ta, ta, ta, ta. Vas-y ! encore une fois. J'aime mieux être seule que de t'avoir là à faire la « potte » !

Pour le coup, le musicien comprit que l'invite était sérieuse et, sans discuter davantage, il prit son chapeau et partit de toute la vitesse de ses très petites jambes.

CHAPITRE V.

Elle avait raison de ne rien brusquer, Mme Divorne. Les événements de l'hiver lui montrèrent l'inanité de ses craintes ou tout au moins qu'elles étaient prématurées. Au 1er janvier, comme, avec ses enfants, elle souhaitait une heureuse année à David Vaudroz, celui-ci après avoir donné aux petits de fort jolies étreintes, glissait un billet de cinquante francs dans la main de la mère.

— Je ne savais que choisir. Vous vous en tirez mieux que moi.

Enfin, une quinzaine avant Pâques, le syndic faisant sa partie à la Croix fédérale, pria Divorne d'envoyer madame avec Lina chez Mme Charlon, où elles choisiraient l'étoffe nécessaire à la robe de communiant et décideraient de la façon. En même temps, Mme Olympe pourrait commander des toilettes blanches pour les deux cadettes en vue des promotions prochaines. Le syndic réglerait cela. La pauvre femme n'en espérait pas autant. Sans doute, elle eût préféré quelque autre couturière. Son salut très sec répondant au sourire de Laure revenue après quinze ans d'absence, lui parut, à cette heure, une sottise parfaite. Mais à quoi servent les regrets tardifs ? Mme Charlon, d'ailleurs, ne parut pas se souvenir de cette impolitesse. Très affable, elle accueillit en camarade cette cliente peu fortunée et, d'emblée, elle usa comme autrefois du tutoiement amical qui effaçait toute gêne et toute distance. La pauvreté de Mme Divorne lui était connue. Tante Jeanne, quoique maugréant contre les générosités de son maître, s'apitoyait sur le sort de cette mère de famille si mal secondée par un rêveur de mari et si mal recommandée par une physiologie revêche, un caractère épineux. Elle en avait parlé à Laure, qui s'apitoyait aussi, mais avec infiniment de tact et, sans qu'il y parût. Ainsi, elle sut offrir à Olympe une de ses propres toilettes, « trop claire pour le deuil », affirmait-elle, et qui, transformée, regarnie, ferait une très belle robe pour accompagner Lina au temple.

— Et tu me ferais plaisir en l'acceptant, vois-tu. Elle s'abîme dans mon armoire. C'est vraiment un péché de la laisser ainsi. Nous nous arrangerons. Je prierai bientôt ton mari de donner des leçons de violon à André, qui me harcèle à ce propos et ça se retrouvera.

Le cadeau était, pour Olympe, une aubaine imprévue, car les cinquante francs du syndic ayant intégralement passé aux mains du boulanger, elle n'entrevoit pas la possibilité de se vêtir à neuf pour les fêtes. Elle accepta donc, très franchement, comprenant bien la façon délicate de Laure et lui vouant dès cette minute une reconnaissance bourrue, qui devait ne se point démentir. Ame simple, elle ne chercha point, sous la bonhomie généreuse de Laure, des influences ou des intentions qui n'y étaient pas. Comme la chose était donnée, elle la prit, simplement, bonnement. Et, au retour, sur la rue, comme conclusion sans doute à une discussion mentale et laborieuse avec elle-même, elle s'écria, très haut, sans souci des passants étonnés.

— Tout ça, c'est des mensonges. Une femme

qui vous regarde ainsi, droit dans les yeux, n'est ni fausse, ni rusée. C'est une brave femme, voilà tout.

Ayant ainsi jugé, Mme Divorne n'en reparla jamais et jamais non plus elle ne modifia cette appréciation.

Il n'y avait pas, alors, grand nombre de fêtes à Châteaueux, et les enfants n'étaient point blasés en fait de réjouissances. Les foires, agrémentées de deux ou trois « entre-sort » exhibant un sauvage mal noirci, une femme torpille, un veau à deux têtes et cinq jambes, constituaient pour la gent scolaire un spectacle de premier ordre. Et la joie était plus complète encore quand quelque panorama s'égarait, sur la place, offrant pour deux sous, la vision fantastique du Vésuve en activité et la chance de conquérir un crayon ou un porte-plume à la loterie de « tous les coups l'on gagne ».

(A suivre.)

P. Amiguet.

Mélancolie. — Une dame offrait un jour des petits gâteaux à un auteur inconnu.

— Je les mange, madame, dit l'écrivain, car j'en suis jaloux.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vos gâteaux sont feuilletés et que mes livres ne le sont pas.

« Après la Tourmente », au Royal Biograph. — Au programme de cette semaine du Royal Biograph, une œuvre qui vient de remporter un véritable triomphe à Paris « Après la Tourmente », merveilleux film artistique et dramatique, tiré du roman de Warwick Deeping « Sorrell and Son ». A chaque représentation, les dernières actualités mondiales présentées par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 17, deux matinées à 14 h. 30 et 16 h. 30.

« L'Aurore », au Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente pour 7 jours seulement, en exclusivité pour Lausanne, un spectacle d'une émotion d'art que peu de films peuvent procurer : « L'Aurore », ou « Le chant de deux humains », merveilleux film émouvant par sa donnée et la puissance de sa réalisation.

UNE CHOSE EXTRAORDINAIRE

c'est la facilité avec laquelle les véritables Bourgeois de S. pin Eli-n-n-Hub-r, à Lau-an-ne font rapidement disparaître la grippe, les rhumes et les bronchites.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste**

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Epinettes — Villa Fontenay — Case 10782

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.